

Lumière de la langue

Fernand Ouellette

Volume 36, Number 6 (216), December 1994

La langue des écrivains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellette, F. (1994). Lumière de la langue. *Liberté*, 36(6), 52–55.

FERNAND OUELLETTE

LUMIÈRE DE LA LANGUE

à Claude Lévesque

Aucune langue ne provient de l'intérieur, n'advient dans l'au-delà du *nommable*, si elle n'est en soi médiatrice de lumière. Tant que je ne perçois pas de lumière dans mes mots, je me sens à vrai dire hors du cercle où le véritable travail d'écriture est possible. Il suffit d'une simple allitération, d'une sonorité, d'une proximité imprévisible pour que soudain le langage s'illumine. Il me semble que la langue française, à laquelle je me greffe et qui me nourrit, offre beaucoup de puissance lumineuse. Serait-ce à cause de la tension de ses voyelles ? De son « e » muet raffiné ? Ou de la sobriété de son registre ? Il me serait bien difficile de savoir quelle est la nature de cette lumière.

Pour changer de plan, je reprends le mot du Psalmiste : « Ta parole est la lumière de mes pas. » La parole, toute parole, n'a toujours qu'une origine : le Verbe, le Logos. Apparemment si lointain, mais si proche dans la nuit du langage. Comment pourrais-je alors me contenter d'une simple production formelle, d'une réduction du poème au lettrisme ou d'une évasion lyrique ?

Je rentre en état de vigile, à vrai dire plus profondément suspendu à la vue et à l'ouïe, sens d'une illusion de représentation, qu'à l'odorat ou au toucher. Tandis

que l'écrivain mystique, par exemple, qui se confronte au langage pour rendre compte de l'*irreprésentable*, a besoin de tout le concret que suggèrent l'odorat et le toucher, non pas pour circonscrire ce qui ne peut l'être, ce qui ne peut être *connu*, mais pour tenter de faire *sentir une présence*, pour lui immédiate, celle de Dieu, qui, pour nous, se réduit le plus souvent à l'abîme d'une absence. Car Dieu est Celui qui ne saurait être vu par un vivant. Il est « le seul qui possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul d'entre les hommes n'a vu ni ne peut voir » (Paul, I Tm, 6, 16). En réalité, comme poète, je ressemble au potier qui circonscrit le vide, mais cet invisible est saturé d'être, de sacré, sinon d'une présence visible et identifiable. Là où le mystique lance une flèche au cœur de la présence, je tente d'accueillir l'être lumineux qui se tient dans les parages, dans les dédales irradiant sans doute de la même présence. Je lance des « torches dans l'abîme », dirait François Mauriac. Tous deux, le mystique et le poète, opèrent des transmutations à l'intérieur du langage dit « normal ». La phrase mystique « tourmente les mots pour leur faire dire ce que, littéralement, ils ne disent pas, de manière qu'ils deviennent, en quelque sorte, la sculpture des tactiques dont ils sont les instruments », précise finement Michel de Certeau. Évidemment, malgré leurs tentatives et leurs tactiques, les deux langages ne peuvent qu'être approximatifs, à cause même de l'impossibilité, par nature, d'atteindre leur cible. Voilà ce qui nous sépare et nous rapproche.

Là où il n'y a pas d'intemporel, ajouterais-je, il n'y a ni présence pour l'union, ni art, ni surtout poésie. La peinture ou la musique n'ont pas d'autre obsession. Il suffit de s'approcher de l'*Éliézer et Rébecca* de Poussin. La magie de l'œuvre provient de son intemporel. Les maisons mêmes du tableau n'auraient pas d'être autrement.

Ainsi les mots dans le poème, ainsi le langage dans l'expérience mystique.

Le langage d'un écrivain n'est vraie que dans une fidélité à la quête que celui-ci poursuit, et dans une errance à laquelle il acquiesce. L'écrivain doit se *re-connaître* suffisamment pour maintenir le *même*, tout en se laissant entraîner dans une errance pour retrouver l'*autre*. Il n'est que dans l'exil. Dans une sorte de dérive en marge du principe d'identité. En d'autres termes, Claude Lévesque remarquerait que l'écrivain doit basculer du *proche* au *lointain* ou du *lointain* au *proche*. Sans cette tension, il n'y a pas d'écriture vivante. Le tragique est le lot du langage et de l'écrivain. La poésie est acculée à une traversée constante de l'angoisse. Elle doit surplomber glorieuse la décomposition. Il n'y a pas d'autre voie pour accomplir l'œuvre. Pas d'autre chemin pour trouver sa langue. Car, et c'est un paradoxe, l'écrivain doit sans cesse écouter une langue pour chaque œuvre qui pointe, tout en retrouvant la langue secrète qu'il entend dans et depuis tout son être, ainsi qu'on entend une musique qui n'appartient qu'à son propre abîme et à sa propre histoire. C'est sa façon d'être fidèle, continu et vif.

Je sais bien que ma propre musique se nourrit des mots du premier degré, qu'elle veut en quelque sorte prendre aussi racine dans le « littéral » — sans aller jusqu'à l'extrême ascèse — pour enclencher une secousse de cercles croissants, qui proposent leur lumière. (Je me suis déjà expliqué sur cette nécessité qui se moque des prescriptions de toute nature quant à ce qui est permis aux poètes modernes ou postmodernes, nourris par la transcendance ou non.) Cela me rapproche poétiquement d'une certaine lumière métaphysique qui, sur le plan de la philosophie, nourrit les vrais contemplatifs du concept et de l'être. D'où, sans doute, ma tendance à me laisser parfois aspirer par l'essai. Je vais peut-être

du poème à l'essai avec la même langue secrète. Mais cette langue, bien entendu, ne me permet pas de me risquer dans n'importe quelle œuvre. Elle m'impose ses limites comme elle m'ouvre son indéfini. Je ne peux pas ne pas lui appartenir comme elle ne peut pas s'émanciper de ce que je suis ou de qui je suis. Sa réalité demeure proche du mystère. Sans cette langue qui filtre sans cesse le monde et rejette ce que le réel et le langage lui proposent, je ne serais pas un poète. Mon écriture contient pourtant un faible élan de la puissance du monde, mais dans une lumière particulière, dans un rayon qui s'ouvre sur son infini. Ainsi seulement peuvent advenir des formes, des éclats que le monde n'avait pas encore reconnus.

Oui, il suffit d'un article indéfini pour que scintille un aspect du réel. La langue de l'écrivain a besoin d'une précision extrême, mais elle travaille une forme, une ouverture, une irradiation dont l'oreille reste le meilleur juge.

Sur un autre plan, le recours à l'étymologie permet d'imaginer une mystérieuse origine. Certains mots nous éblouissent alors dans leur mise à nu soudaine. En réalité, mon texte vise plus à *être* qu'à *dire*. Ce qui ne signifie pas que la forme d'être conviée qu'est une œuvre n'a pas de sens, bien que je ne sois pas aspiré par du « sens à dire » (James Sacré), mais plutôt que c'est dans cette *présence* du texte, dans cette forme d'être essentielle que l'on reconnaît la véritable écriture. Ce que la poésie perd en précision, puisqu'elle s'abolit « comme langage conceptuel » (C. Lévesque), elle le gagne en lumière, en passion et en expérience radicale.